VOIR & LIRE

2e ANNÉE

NUMÉRO SPÉCIAL
consacré à la
Princesse Charlotte
Ex-Impératrice du Mexique



LA FIN D'UNE DESTINÉE DOULOUREUSE.

L'Impératrice Charlotte, Princesse de Belgique est morte le 19 janvier 1927, à l'âge de 86 ans.

La Vie et la Mort de S. M. l'Impératrice Charlotte

PRINCESSE DE BELGIQUE, EX-IMPÉRATRICE DU MEXIQUE

Voici que se termine enfin la vie douloureuse et tragique de celle qui fut l'héroïne d'un des drames les plus poignants de ce siècle, Marie-Charlotte-Amélie-Victoire-Clémentine-Léopoldine, Princesse Royale de Belgique, Archiduchesse d'Autriche, Impératrice du Mexique, dont l'enfance fut toute heureuse, dont l'adolescence fut comblée, dont le mariage fut scellé par l'amour et qui, ayant entrevu à peine la grandeur d'une tâche à accomplir en règnant sur un grand peuple, vit son rêve et son bonheur sombrer brutalement, dans une de ces tragédies politiques dont l'histoire malheureusement n'offre que de trop nombreux exemples.

A l'heure de sa mort, il sied de lui rendre un respectueux hommage et d'évoquer cette vie dont la splendeur fut éblouissante et brève, mais dont la douleur fût hélas ! infiniment longue.

Pierre de la Gorce, l'éminent historien français, a fait d'elle un portrait qui vaut d'être cité au début de cette étude car il résume en quelques phrases lapidaires toute son existence :

Elle eut pour mère cette charitable et sainte reine Louise, fille de Louis-Philippe, et que la France donna à la Belgique comme le plus beau présent dont elle pût la doter. La Belgique ne fut point ingrate ; car je me rappelle que, dans mon enfance, il n'était pas, en pays wallon ou en pays flamand, une gare de chemins de fer, une salle de restaurant, un salon d'hôtel qui ne s'ornât du portrait de la souveraine. « C'est notre bonne Reine », disaient les Belges tout émus en parlant de celle qu'ils avaient perdue, et ils n'étaient pas loin de se signer. La Princesse Charlotte avait dix ans quand sa mère lui fut ravie. Ce fut son grand malheur, car elle grandit dans une extrême solitude d'âme, son père, le Roi Léopold, étant absorbé à l'excès par la politique. A dix-sept ans, elle fut unie à l'archiduc Maximilien, et le para de toutes les perfections que son jeune cœur rêvait. L'un et l'autre se rapprochaient par des traits communs : le dédain de la vie vulgaire, l'aspiration vers les sommets, l'amour du bien public, le noble tourment de la jeunesse inemployée. Tout, pour le reste, était en eux contraste. Chez Maximilien, des velléités plutôt que des volontés ; une imagination mobile et voyageuse qui nourrissait des projets brillants et volontiers les laissait s'évaporer en fantaisies ; beaucoup de bonté avec un peu de faiblesse ; une culture d'esprit qui, en tout pays, eût paru assez étendue et qui était étonnante pour un archiduc, mais des vues obscures et qui ne réussissaient point à se clarifier. Tout autre était la princesse. Sa mère, quand elle était enfant, déplorait qu'elle fût « volontaire » : volontaire elle le sera toujours, et parfois avec des caprices hautains qui froisseront ; en revanche, de l'activité, du courage, de la persévérance ; une ambition qui sait préciser les desseins et une main vigoureuse qui burine d'un trait profond ce que le prince se contente d'effleurer ; avec cela une réelle élévation d'âme et, à part quelques intervalles d'humeur, une remarquable générosité.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que, dans l'avenir, tout ce qui fut en la pauvre princesse qualité ou défaut, se fondra en une image unique, celle de son immense malheur. Elle apparaîtra comme une autre Ophélie qui attend son Shakespeare, mais une Ophélie d'autant plus sombrement tragique que ses jours se prolongent jusqu'à l'extrême vieillesse, comme si la mort elle même hésitait à la saisir. Il arrive parfois que sur le passage d'un cyclone qui a tout fauché, un arbre, une colonne, un débris de mur subsistent, comme pour témoigner de ce qui fut. Ainsi, en est-il de l'Impératrice Charlotte. Du drame du Mexique tous les acteurs ont péri, et Maximilien fusillé, et Napoléon mort dans l'exil, et Bazaine misérablement sombré. Tout a été nivelé dans les dégradations de la mauvaise fortune et dans le trépas. Elle, elle demeure seule, débris inconscient et insensible que le temps ne se décide pas à abattre ; et doit-on appeler suprême bienfait ou suprême infortune le mystérieux dessein de Dieu qui lui a ravi la faculté de se souvenir ?

* * *

Récemment la Comtesse de Reinach-Foussemagne a publié sur l'Impératrice Charlotte une étude définitive dont nous ne pouvons mieux faire que de suivre ici les précieux renseignements qui furent recueillis sous l'inspiration de S. A. R. Mme la Comtesse de Flandre, belle-sœur de l'Impératrice.

Voici d'abord la naissance et les premières années :

Le 7 juin 1840, à une heure du matin, entrait en ce monde la Princesse Marie-Charlotte-Amélie-Victoire-Clémentine-Léopoldine de Belgique, qui devait être, par son mariage, Archiduchesse d'Autriche, puis Impératrice du Mexique.

Quelques heures plus tard, vingt et un coups de canon annonçaient l'événement aux sujets du Roi Léopold Ier. Immédiatement les édifices publics furent pavoisés. Le soir, Bruxelles s'illumina et, dans les quartiers populaires, on fêta, par des rondes joyeuses, la venue au monde de la petite Princesse. La présentation aux Chambres de l'acte de naissance fut une nouvelle occasion de démonstrations loyalistes. Le dimanche suivant, le Roi, entouré de ses ministres, des membres du corps diplomatique, des généraux, des premiers présidents du peuple, assista à un *Te Deum* chanté en l'église Saint-Michel et Sainte-Gudule.

Léopold, pour mieux assurer sa dynastie, aurait souhaité un troisième fils, et il ne sut pas dissimuler sa déception. La Reine le remarqua ; une ombre d'inquiétude un instant assombrit son bonheur. Mais la Reine Marie-Amélie, venue à Laeken avec la Princesse Clémentine, dissipa d'un mot, d'un sourire les appréhensions de sa chère fille. Elle prévoyait que l'humeur du Roi ne persisterait pas longtemps et prédit même que la petite Princesse, pour le moment si froidement accueillie, ne tarderait point à devenir l'enfant gâtée, la « coqueluche » de son père, qui l'aimerait de cette affection exclusive que les parents âgés — Léopold touchait à la cinquantaine — témoignent à leur dernier-né. Le tout est de se rendre maître du cœur paternel qui, en dépit des préventions de la raison d'Etat et des considérations de la politique, ne demande qu'à être conquis.

Au quatrième anniversaire de la petite Princesse, la Reine Louise pouvait en effet écrire à sa mère, avec une joie qu'on devine à chaque ligne :

« Charlotte est devenue, comme vous me l'aviez prédit, une grande favorite de Léopich (Léopold Ier), et qu'elle a été un peu mieux reçue ce matin qu'il y a quatre ans... Ce soir elle dinera avec nous, parée de tous ses présents et couronnée de roses. Pauvre enfant ! elle ne reverra probablement jamais un plus heureux jour de naissance ».

Au poète seul il est donné de savoir parler de l'enfance ; il connaît l'art de nous intéresser aux sensations candides de l'innocente créature, à ses étonnements, à ses émerveillements, à ses joies et à ses chagrins. C'est un domaine que l'historien doit s'interdire. Si je ne le fais pas, si je vais conter les premières années de notre petite Princesse, rapporter des détails qui ont un intérêt passionnant pour une mère, qu'elle soit Reine ou femme du peuple, mais qui risquent de paraître puérils et fastidieux au lecteur, c'est que je songe au long martyre que l'Impératrice Charlotte n'a point encore achevé après quatre-vingt-cinq ans, c'est qu'il me faut montrer que nul incident de la prime enfance, aucune maladie grave, aucun trait, nulles dispositions physiologiques ou psychiques ne permettaient de prévoir la catastrophe de 1866.

La Princesse Charlotte nous est représentée, en un charmant portrait, à l'âge de six ans, comme une jolie enfant de mine éveillée, au regard étonné et ingénu, « la bouche plus petite que les yeux » et d'un dessin très pur, les bras et les mains d'un admirable modelé, bien prise déjà en sa petite taille. Mais c'est surtout la touchante correspondance de la Reine Louise avec la Reine Marie-Amélie qui fait revivre à nos yeux celle que sa mère dépeint gracieuse comme un « petit sylphe de conte de fées », vive, pétulante et bavarde, d'une bonne humeur et d'une gaîté habituelles, tendre et affectueuse pour ceux qui l'entourent, étonnamment intelligente aussi, voulant absolument dès l'âge de deux ans et demi, apprendre à lire, et parlant dès lors « comme une grande personne, avec les plus belles tournures de phrases »; un peu volontaire sans doute, mais rachetant ce défaut par une qualité, le zèle que, dès ses premières années, elle apporte à tout ce qu'elle fait, à tout ce qu'elle apprend.

Et chacun de ses traits est, dans les lettres de sa mère, illustré de faits, de gestes, de mots charmants de sa « chère petite Bijou ». Le 21 juillet 1845, vêtue de blanc, avec une couronne de bleuets et un mantelet blanc et noir, elle assiste, en compagnie de ses frères, à un *Te Deum* à Sainte-Gudule : « Elle s'est admirablement bien conduite, elle a lu tout le temps avec une grande attention dans son livre de prières comme une grande personne; elle a l'air d'un petit ange ». Un jeudi saint, à l'église Saint-Jacques de Caudenberg, la présence des enfants royaux, « et surtout de Charlotte », cause une grande distraction parmi les fidèles. « Charlotte, elle, a lu son office de la Semaine Sainte avec un sang-froid imperturbable. »

Il faut dire qu'elle était habituée à la popularité. Pour tout le peuple belge, elle était « notre bonne petite Princesse », surtout pour les humbles, auprès desquels la Reine Louise l'emmenait bien souvent dans ses visites de charité.

* * *

L'Education

Le Roi et la Reine ont confié à la Comtesse Maurice d'Hulst et au Cardinal Deschamps les soins de l'éducation de la Princesse qui montre déjà dans la formation de son caractère, ce qu'elle sera plus tard :

Avec la même contention obstinée, la jeune Princesse travaille à la formation de son intelligence, au développement de sa culture, se préoccupant bien plus de ses travaux que de ses jeux, esssayant de vaincre là encore « sa malheureuse, sa honteuse paresse », ne se laissant rebuter par aucune difficulté, s'attachant aux études qui lui répugnent le plus.

« Mes leçons ne m'ennuient plus tant et sont mieux prises », mande-t-elle presque jour par jour à Mme d'Hulst.

« Je n'ai pas perdu mon temps cette année comme l'année dernière, écrit-t-elle le 30 décembre 1853. J'ai étudié mon histoire, dessiné, étudié mon piano pour lequel j'ai maintenant plus de goût. Je sais tous les rois d'Angleterre avec toutes les dates, sans me tromper, et, chose merveilleuse, le calcul va très bien : je fais quelquefois trois problèmes en une leçon, et ils ne sont pas faciles. Les langues ne vont pas mal non plus.

« J'espère que quand vous reviendrez, vous me trouverez tout à fait changée au physique et au moral, car je travaille mieux maintenant, je suis beaucoup grandie et beaucoup plus souple qu'auparavant. »

Il n'est pas jusqu'aux travaux à l'aiguille auxquels elle ne s'applique avec ardeur : des pantoufles de tapisserie pour le roi, une bourse pour son frère Philippe, une malheureuse chaise au petit point qui n'avance pas assez vite à son gré et menace de tourner à la toile de Pénélope...

La Princesse se préoccupe aussi de ses progrès physiques; elle les note avec soin et satisfaction. Les promenades à cheval « qui font du bien à sa taille », — elle avait hérité de sa mère le goût passionné de l'équitation, — les bains de mer qui fortifient sa constitution ne sont pas pour elle de simples délassements, des sports d'oisifs, ce sont autant d'exercices raisonnés auxquels elle s'applique avec cette opiniâtreté, «cette énergie sans laquelle, ainsi qu'elle le dit, on devient comme du coton ».

Discipline exacte, entraînement méthodique, grâce auxquels sa beauté et ses agréments naturels se développent et s'affinent. L'enfant que j'ai décrite est devenue, en effet, une jeune fille bien prise en sa taille moyenne, mais que son port noble et majestueux, son attitude distante semblent avoir toujours grandie aux yeux de ceux qui l'ont approchée.

Elle nous est généralement représentée le buste un peu court, léger défaut que dissimulent l'aisance et la souplesse des mouvements; la mâchoire inférieure assez forte, marque d'une volonté tenace, alourdissant le bas du visage, imperfection à laquelle l'œil s'attache peu, il est vrai, séduit tout de suite par une bouche d'un arc incomparable, un nez long, mince, étroit, rappelant celui de sa mère; un front haut et d'un admirable dessin surplombant un visage au teint blanc et rosé, une abondante et fine chevelure, châtain foncé; des yeux au regard habituellement doux et mélancolique, mais qui, sous l'empire des émotions, s'allume d'une flamme intense, vite réprimée.

Cette expression est caractéristique; elle frappera plus tard, au Mexique, l'abbé Domenech, lorsque ses fonctions de chef du service de la presse au cabinet de Maximilien le mettront en rapports constants avec la souveraine.

« Quand ses lèvres ou ses yeux laissent percer le dédain, la fierté blessée par les hommes ou les choses, sa volonté voile soudain l'éclair des yeux et donne aux lèvres un sourire qui rassure. »

Sévère pour elle-même, Charlotte l'est aussi terriblement pour les autres. Tout défaut, toute faiblesse, toute imperfection chez ceux qui l'entourent lui inspirent un véritable sentiment d'aversion. Elle a une tendance qu'elle avoue elle-même, en la déplorant, « à juger le prochain avec malveillance ». «Faites-moi, s'il vous plaît, beaucoup de sermons, écrit-elle le 29 décembre 1855, à Mme d'Hulst, car je dis encore beaucoup trop facilement du mal de mon prochain. » Et elle revient rarement sur une première impression défavorable. Au contraire, sur une appréciation indulgente elle revient vite, car elle attend toujours des autres plus qu'ils ne peuvent donner. Ce qui la choque, ce qui la blesse, douloureusement, c'est la banalité, la vulgarité, la paresse d'esprit, l'indolence.

* * *

Première rencontre

En 1856, elle rencontre pour la première fois celui qui tout de suite fait parler son cœur. L'Archiduc Maximilien d'Autriche après un séjour à Paris, s'est arrêté à Bruxelles et la grâce de la Princesse Charlotte a fait sur lui une très grande impression.

Né le 6 juillet 1832, Ferdinand-Maximilien était le second fils de l'Archiduc François-Charles, frère de l'Empereur Ferdinand 1er, et de l'Archiduchesse Sophie, fille du Roi Maximilien de Bavière. On a voulu, sans preuves, en faire le fils du duc de Reichstadt, et l'on a publié de ce dernier une lettre à l'Archiduchesse Sophie qui paraît bien être relative aux dramatiques événements de la révolution de 1848 en Autriche, qui aboutirent, le 2 décembre, à l'abdication de l'Empereur Ferdinand en faveur de son neveu François-Joseph.

En 1850, Maximilien sollicita de servir dans la marine et commença une série de voyages qui, après l'avoir familiarisés avec les choses de la mer, lui valurent d'être nommé, le 10 septembre 1854, à vingt-deux ans, contre-amiral et commandant en chef de la flotte impériale. Aussitôt, « avec une ardeur infatigable, il voulut présider à tout, examiner tout par lui-même. La marine autrichienne, sous la direction d'un général d'artillerie, existait à peine : peu de matelots, peu de navires, point de port. Il se rendit à Pola, et là, il traça lui-même le plan des chantiers de constructions qu'il rêvait d'élever au

LA NAISSANCE DE LA PRINCESSE CHARLOTTE,



S. M. LÉOPOLD Ier



S. M. LA REINE LOUISE-MARIE

La Princesse Charlotte de Belgique était fille de nos premiers souverains.



S. M. LÉOPOLD II
frère de la Princesse Charlotte.



C'était, dans son jeune âge, un délicieux bébé.



LE COMTE DE FLANDRE
second frère de la Princesse

SA VIE DE FAMILLE ET SA MORT



La Princesse Charlotte à l'âge de 16 ans, vers l'époque où elle rencontra pour la première fois l'Archiduc Maximilien.



Notre première famille royale : LL. MM. Léopold Ier, la Reine Louise-Marie, le Duc de Brabant (futur Léopold II), le Comte de Flandre et la Princesse Charlotte.



S. A. R. l'Impératrice Charlotte sur son lit de mort, au Château de Bouchout, le 19 janvier dans la matinée, après trente-deux heures d'agonie.

fond de cette rade magnifique pour en faire le grand port militaire de l'Autriche ; il indiquait aux alentours les points à fortifier pour le rendre inabordable aux flottes ennemies. Puis, il présenta à son frère, qui y donna son approbation, un volumineux projet de réorganisation des services de la marine. Entre temps, il reprenait la mer. L'Orient l'attirait... il visita la Terre Sainte, Jérusalem, Damiette, traversa l'isthme de Suez, dont un hardi Français préparait alors le percement, et parcourut toute la Haute-Egypte ».

Ces longs voyages firent diversion au chagrin profond causé à l'Archiduc par la ruine d'une très chère espérance. Il avait été fiancé, en 1852, à la fille de l'Impératrice douairière du Brésil, veuve de Don Pedro Ier, qu'il avait connue en Portugal. Mais la jeune Princesse, gravement atteinte de la poitrine, mourut à Madère, le 4 février 1853. La douleur qu'il ressentit de ce coup fut assez vive pour détourner longtemps Maximilien de toute idée de mariage. Ce n'est qu'en 1856, après sa première entrevue avec la Princesse Charlotte, qu'il y songea de nouveau.

* * *

Les fiançailles

Les fiançailles et le mariage furent pour la Princesse une période d'enchantement.

Enfin se leva le jour tant attendu !

L'Archiduc arriva à Bruxelles le 23 juillet. Il y avait été précédé par le comte Archimonto, chargé, au nom de l'Empereur, de faire la demande officielle, et par les plus nobles invités : la Reine Marie-Amélie, venue d'Angleterre, Albert de Saxe-Cobourg, Prince consort de Grande-Bretagne, le Duc régnant de Saxe-Cobourg-Gotha, l'Archiduc Charles-Louis, gouverneur du Tyrol, et l'Archiduchesse Marguerite, le Duc Auguste de Saxe-Cobourg et la Princesse Clémentine d'Orléans, sa femme, etc.

Le 27, à onze heures moins un quart, le cortège entre dans le salon bleu du Palais Royal, où doit être célébré le mariage civil : le Roi des Belges en uniforme de lieutenant général de son armée, donnant le bras à la Princesse Charlotte, « qui porte une magnifique robe de satin blanc brochée d'argent avec un art exquis, un voile immense, chef-d'œuvre de la dentellerie bruxelloise, descendant en plis ondoyants sur ses épaules, un diadème de fleurs d'oranger et de diamants artistement entremêlés se rattachant à sa coiffure » ; l'Archiduc Maximilien, en grand uniforme d'amiral de la marine autrichienne, accompagnant l'Archiduchesse Marguerite ; le Prince Albert avec la Reine Marie-Amélie, « qui porte une robe montante de soie gris-bleu, avec volants et berthe de dentelles, et dont une coiffure de dentelles encadre les cheveux blancs » ; toutes les dames revêtues du manteau de cour à longue traîne.

Après le mariage civil, célébré par le bourgmestre, M. Charles de Brouckère, la cour se rend dans la chapelle du Palais où la bénédiction nuptiale est donnée aux augustes fiancés par le cardinal-archevêque de Malines. A l'issue de la cérémonie, apercevant, « rangées sur son passage, toutes les personnes de la maison royale qu'elle a toujours vues à ses côtés pendant son enfance, l'Archiduchesse Charlotte a éprouvé un mouvement d'attendrissement qu'elle n'a pas essayé de combattre. Ses yeux humides ont été chercher dans la foule quelques-uns de ceux dont elle a pu apprécier le dévouement à son auguste père et à elle-même, et les ont remerciés d'un regard qui, pour eux, était presque un adieu. »

Un déjeuner somptueux, une réception diplomatique, un grand dîner de cent couverts, un bal populaire terminèrent, ce jour-là, les fêtes ; elles se poursuivirent, le lendemain, par un dîner offert par le bourgmestre au Roi, aux nouveaux époux et à tous les invités, et prirent fin, le 29, par des réjouissances populaires et par un concert de gala au Théâtre Royal.

« Une scène extrêmement touchante, lit-on dans l'*Indépendance Belge* du 31 juillet, a précédé, hier matin, le départ de Madame l'Archiduchesse Charlotte du château de Laeken. Avant de quitter pour toujours les lieux auxquels doivent se rattacher pour elle tant de chers et profonds souvenirs, la Princesse a voulu dire un suprême adieu à la tombe de sa mère. Accompagnée seulement de l'Archiduc, son époux, elle s'est rendue, vers huit heures et demie, à l'église de Laeken, et, après s'être fait ouvrir la grille de la chapelle où reposent les cendres de la Reine Louise, elle est venue seule s'agenouiller au pied du tombeau de cette mère bien-aimée, où elle est demeurée comme absorbée et ensevelie dans les pieux épanchements d'une longue et fervente prière.

Il a fallu que l'Archiduc vint l'arracher à cette ardente méditation et l'entraîner, pour ainsi dire, hors de la chapelle. Au moment d'en franchir le seuil, la Princesse, dont le visage était baigné de larmes, s'est retournée, comme pour donner un dernier regard à la tombe de sa mère, puis, ramenée par un sentiment irrésistible, est venue tomber une seconde fois à genoux près des restes vénérés dont elle semblait ne pouvoir se séparer, sans que son cœur ne se brisât. Les nouvelles insistances de l'Archiduc ont pu seuls mettre un terme à cette scène de deuil et de larmes et déterminer enfin la Princesse à quitter l'église. »

Le voyage de noces allait dissiper cette émotion. Partis de Bruxelles, le 30 juillet, à dix heures du matin, les nouveaux époux arrivèrent à Bonn à cinq heures et demie et s'embarquèrent sur le steamer *Stadt Elberfeld*, pour remonter le Rhin jusqu'à Mayence. De là, par Wurtzbourg et Nuremberg, ils gagnèrent le Danube à Ratisbonne, où les attendait un vapeur pavoisé qui les amena, le 8 août, à Neussdorf, ayant à leur bord l'Archiduchesse Sophie, qui était venue à leur rencontre jusqu'à Linz. Le même jour, ils étaient, à Schönbrunn, reçus solennellement par l'Empereur et l'Impératrice, arrivés de Laxenbourg, par la famille impériale et toute la Cour. Le 9, ils quittaient Schonbrunn et par Weilburg, Laybach, Adelsberg, parvenaient à Trieste où, le 10 au soir, ils paraissaient au théâtre de l'Harmonia. Le 16, ils étaient à Venise, le 3 septembre à Vérone, et faisaient, le 6, leur entrée solennelle à Milan.

* * *

La Vice-Royauté italienne

L'Archiduc Maximilien venait d'être nommé par son frère l'Empereur François-Joseph, Gouverneur Général du Royaume lombardo-vénitien Il était donc vice-roi d'Italie. Nous ne pouvons entrer ici dans le détail historique de la situation de la Haute Italie à cette époque et de la lutte entreprise par elle contre la tyrannique Autriche. Maximilien et Charlotte avaient reçu la mission impossible de ramener le calme et la soumission.

Charlotte s'était, dès le début, donnée tout entière à la tâche que son époux poursuivait avec une ardeur sincère. Elle en devait accepter tout de suite les obligations, les charges, jusqu'aux ennuis et aux déceptions. Elle s'intéresse aux arts et aux artistes (elle posa pour l'un d'eux dans le costume et avec la coiffure des paysannes lombardes) ; protège les institutions de bienfaisance, inspecte les établissements d'éducation de jeunes filles, qu'elle encourage par des dons considérables, organise des loteries au profit des sinistrés, participe à toutes les fêtes, à toutes les manifestations publiques. La plus mémorable fut, en 1858, la procession solennelle du jour de Pâques, rétablie à Venise après une interruption de plus de cinquante ans. L'Archiduchesse et Maximilien traversèrent la ville, du palais des Doges à l'église Saint-Marc, lui en grand uniforme d'amiral avec la Toison d'Or, elle en robe blanche de moire antique, avec sur les épaules un manteau de velours écarlate brodé d'or, dont la queue était portée par deux pages, et sur la tête un diadème de diamants avec une coiffure écarlate. Cérémonie grandiose, évoquée plus tard par l'Archiduc, en une page souvent citée, où il se rappelle avec complaisance « l'orgueil ressenti jadis, en haut de l'escalier du palais des Doges, lorsqu'il laissait tomber ses regards sur la foule et se sentait le premier, comme le soleil dans le firmament. »

Une lettre adressée par l'Archiduchesse à la comtesse de Grûnne nous donne une idée assez exacte de la vie, des oc-

cupations, des impressions et du bonheur de la Princesse pendant ces trop courtes années d'Italie.

« Vous avez raison de dire que je suis heureuse, car Dieu s'est plu à me donner en partage tout ce qu'on peut souhaiter sur la terre : un mari parfait, que j'aime et estime tous les jours davantage, qui ne songe qu'à me faire plaisir et qui est en même temps un modèle d'amour, de devoir et de zèle pour ses difficiles fonctions. Il travaille immensément. Du reste, tout le monde l'adore, et je le comprends. Dernièrement, lorsque j'étais à Venise avec mon bon Philippe, l'intérêt de la marine a exigé qu'il se rendit à l'escadre ; il y a passé huit jours ; puis il est revenu me voir et, chaque soir, après dîner, il retournait à bord. Sont survenues ensuite les inondations... Il avait été décidé que nous irions à Bergame ; mais la crue des eaux augmentant toujours, le voyage a été décommandé ; le même soir, l'Archiduc est parti pour visiter le théâtre des désastres et voir lui-même si tous les employés se conduisaient bien. Il fait mille choses de cette nature.

« Toutes les personnes qui nous entourent sont on ne peut mieux choisies. La comtesse Lûtzow est charmante, pleine de cœur, de piété, d'un caractère toujours enjoué ; elle me charge de mille choses pour vous et vous aime beaucoup. J'aime infiniment Marie Auersperg qui a, ce me semble, quelque ressemblance avec nous, quant à la trempe de l'esprit et du cœur ; c'est une vraie jouissance que de causer avec elle ; plus on la connaît, plus elle gagne. Le comte Cittadella est aussi une perfection, véritable « galantuomo » ; il est en outre plein d'esprit et d'instruction ; c'est un puits de science et un admirable père de famille. Il a huit enfants avec lesquels, lui et sa femme, également personne de grand mérite, vivent d'une façon tout à fait patriarcale. Nous ne les nommons jamais autrement que la «tribu Cittadella ». Lorsqu'ils sont à Monza, on les voit défiler tous dans le parc, depuis l'aînée, une jeune personne de dix-sept ans, jusqu'à la plus jeune, qui n'a que quelques mois. Je le fais d'ordinaire venir chez moi après la messe, pour lire le Tasse sous sa direction, car la littérature est son fort : il est au dire de tout le monde, l'un des savants d'Italie. »

« Je l'aime tant cette belle Italie ! Je voudrais, chère Madame de Grûnne, que vous puissiez la connaître ; le climat, le ciel, les teintes sont admirables. Maintenant ce n'est pas tout à fait le cas, car, tandis que je vous écris, il fait un brouillard digne des rues de Londres. Toutefois la saison permet encore de sortir en voiture ouverte. Nous avons joui ces jours-ci de l'été de la Saint-Martin. Les feuilles sont en grande partie tombées, mais restent les magnolias et les chênes-verts.

« Je suis passionné pour Venise et je puis dire avec quelque orgueil que je commence à la savoir par cœur ; je connais passablement environ quinze églises, sans compter les îles environnantes et le Palais Ducal, véritable puits de chefs-d'œuvres et de beaux souvenirs. Quelle admirable ville ! C'est bien là une des merveilles du monde. A coup sûr, c'en est le plus bel ornement. On peut se faire une idée du charme indéfinissable qui réside dans cette Reine de la mer qui semble commander encore au milieu de sa décadence, élevant du sein des flots ses milliers de coupoles, de campanilles, et de palais, entourée d'un cortège d'îles qui font ressortir, par la comparaison de leur infériorité, la majesté de leur métropole. On éprouve à Venise un sentiment qui ne ressemble à aucun autre, un sentiment qui est vraiment local, car on entre dans un monde nouveau. L'admiration s'empare à la fois de tous les sens, car tous sont frappés directement ; l'œil, l'imagination, l'esprit reçoivent chacun leur aliment propre. L'on finit par s'identifier à tel point avec cette ville de féerie, que chaque départ est une vraie séparation, un changement notable dans l'existence. On y vit en même temps dans le présent et dans le passé, tant les souvenirs planent au-dessus de chaque édifice. »

Hélas ! La Révolution grondait partout en Italie. L'Empereur en 1859 relève son frère de son commandement et le place à la tête de la flotte de l'Adriatique. Toutefois son rôle politique en Autriche et une autre destinée allait venir le chercher au Château de Miramar. C'est là en effet que vint le trouver la délégation mexicaine qui lui offrit la couronne impériale. Nous entrons ici dans la tragédie mexicaine où se joua toute la vie de Maximilien et de la Princesse Charlotte.

***

La Tragédie Mexicaine

La proclamation de l'Indépendance des Etats-Unis à la fin du XVIIIe siècle avait eu son contre-coup au Mexique, réveillant les souvenirs de l'empire des Aztèques. En 1821, un ancien officier du roi Ferdinand VII, don Iturbide, brisa les derniers liens qui rattachaient le Mexique à l'Espagne et se fit proclamer empereur. Ses nouveaux sujets se révoltèrent bientôt contre lui, et il paya de sa vie un trône éphémère. Sa mort n'apaisa pas les dissensions intestines qu'augmentaient de croissantes difficultés financières. En 1857, deux partis ayant pour chefs Juarez et Miramon, se disputaient le pouvoir. Le 29 octobre 1859, le gouvernement insurrectionnel conservateur, ayant à sa tête Miramon, émit pour 75 millions de papier monnaie, dans le but d'amortir les anciens titres discrédités de la Dette Publique. L'émission échoua et le banquier Jecker fit faillite ; Juarez s'étant refusé à tenir pour valable la convention passée avec Jecker, celui-ci intéressa le duc de Morny dans l'affaire et au mois de juillet 1861, la France et l'Angleterre suspendirent leurs relations diplomatiques avec Juarez ; l'Espagne, à qui Juarez devait une indemnité pour un navire saisi, fit cause commune avec elles (1861). Les troupes des puissances alliées ayant débarqué à la Vera-Cruz, Juarez préféra négocier la convention de La Soledad ; l'Angleterre et l'Espagne se retirèrent et la France seule resta en armes. C'est alors que le ministre de Napoléon III, Rouher, dévoila à la tribune ce qu'il appela « la plus grande pensée du règne ». C'était la substitution à la république mexicaine d'un empire latin, destiné à contre-balancer en Amérique l'influence anglo-saxonne des Etats-Unis et l'ouverture d'un marché au commerce français. Mais ce plan, hâtivement conçu, mal exécuté, impopulaire en France et n'ayant pas les moyens d'aboutir, devait se heurter bientôt aux plus graves difficultés. Après de grands efforts, les Français s'emparèrent de Puebla, dont la garnison se rend sans conditions au général Bazaine, commandant le corps expéditionnaire (1863). Quelques jours plus tard, une junte provisoire émit un vote en faveur d'une restauration monarchique et des délégués partirent pour l'Europe afin d'offrir la couronne au frère de l'Empereur d'Autriche, l'Archiduc Maximilien ; marin expérimené, il avait fait plusieurs croisières sur les côtes mexicaines et il ajoutait, pour ceux qui voulaient l'appeler au trône, le prestige physique à une réputation d'intelligence et de libéralisme. Les délégués se firent une alliée en la jeune Archiduchesse, la princesse Charlotte de Belgique, sœur du Roi ; Léopold II elle était ambitieuse et usa de toute son influence sur le prince pour le décider à échanger son titre d'Altesse Impériale contre celui de Majesté. Plus clairvoyants, les parent de l'Archiduc s'effrayaient de le voir s'engager dans une aussi périlleuse aventure. L'Impératrice Elisabeth, pendant son séjour à Miramar, se fit l'écho des appréhensions de François-Joseph et de celles de la Cour ; mais ses instances n'arrivèrent pas à triompher des rêves ambitieux de l'Archiduc et de l'Archiduchesse. Maximilien accepta définitivement la couronne du Mexique, malgré la désapprobation de sa famille et de ses amis, « qui l'exhortaient à repousser les trompeuses avances de la fortune ». La grand'mère de l'Archiduchesse Charlotte, la Reine Marie-Amilie, en proie aux plus vives inquiétudes, répétait douloureusement à son entourage : « Ils seront assassinés ». Le Roi des Belges, très sagace, s'efforçait de les détourner de cette téméraire entreprise, vers laquelle Napoléon III et les groupes financiers de Paris poussaient l'Archiduc, que les journaux parisiens comparaient à « Jason partant pour la conquête de la Toison d'Or. »

Le 14 avril 1864, les nouveaux souverains quittaient Miramar et s'embarquaient pour le Mexique à bord de la frégate autrichienne « Novarra » ; un vaisseau de la marine française, la « Thémis », les escortait. De lugubres pressentiments as-



L'Archiduc Maximilien d'Autriche épouse à Bruxelles, le 27 juillet 1857
la Princesse Charlotte de Belgique.

vie les plus belles et les plus brèves



L'Archiduc Maximilien en 1857, au moment du mariage, en tenue d'officier de la marine autrichienne.



La Princesse Charlotte était, à l'époque de son mariage, une très jolie femme, dont les toilettes étaient fort admirées.



Le couple de l'Archiduc et de l'Archiduchesse peint par Marhonne.



Dix ans après : en 1867, le couple impérial va jouer sa chance... et la perdre.

saillirent le prince au moment où il s'éloigne pour toujours de sa terre natale : l'impératrice Charlotte, au contraire, était radieuse et confiante en l'avenir, qui ne réservait, hélas, à son ambition, que les plus cruelles décevances. Les sombres appréhensions qui avaient accueilli Maximilien à son départ d'Autriche se dissipèrent peu à peu au contact de l'enthousiasme de l'Impératrice, comme les nuages au souffle de la brise, et quand il aborda au Mexique, il avait repris foi dans son étoile. Les vivats des soldats du corps expéditionnaire français, massés sur la côte, les ovations des Indiens acclamant le « prince aux chexeux blonds » achevèrent de lui masquer l'abîme vers lequel il s'était laissé entraîner. Après s'être agenouillés dans le célèbre sanctuaire de Notre-Dame de la Guadeloupe, les jeunes souverains firent leur entrée solennelle à Mexico, mais les fleurs des arcs de triomphe étaient à peine flétries que déjà s'ouvrait pour Maximilien l'ère des difficultés. Nous ne suivrons pas dans leurs détails les péripéties de ces mois de lutte : ce n'est pas l'histoire de l'expédition du Mexique que nous voulons entreprendre, même succinctement; on pourra consulter avec intérêt, pour cela, l'ouvrage si complet de Paul Gaulot, ceux des généraux Niox et Thoumas, et enfin les études d'Adolphe Villemard, publiées dans la « Revue Générale » en 1908. On a dit, écrit Pierre de la Gorce, l'historien du Second Empire, que « Maximilien » était plus attentif à explorer le Mexique qu'à le gouverner »; mais ce gouvernement était le plus insoluble des problèmes, que compliquaient d'insurmontables difficultés financières.

Et, une à une, comme des pétales de roses qu'effeuille le vent d'orage, la malheureuse souveraine du Mexique vit tomber ses illusions.

Le séduisant mirage de l'empire mexicain s'était hélas ! bien vite dissipé aux souffles d'une réalité de jour en jour plus cruelle. Les difficultés au milieu desquelles Maximilien se débattait lui venaient de ses alliés aussi bien que de ses ennemis. Il se plaignait de l'attitude équivoque, presqu'hostile, de Bazaine. Ses embarras financiers s'accroissaient de jour en jour, et, avec eux, l'opposition juariste, qui entravait toutes les tentatives d'organisation gouvernementale du malheureux souverain.

Vaillante devant l'orage, l'Impératrice Charlotte résolut d'aller elle-même chercher un nouveau subside et de nouveaux appuis en Europe. Napoléon III, qui avait été l'instigateur de cette désastreuse aventure dans laquelle la malheureuse femme se reprochait amèrement d'avoir entraîné son mari, ne pouvait les lui refuser.

Maximilien partageait ses espérances, et les deux époux se séparèrent sur les rives du Rio Frio, ayant encore foi dans l'avenir.

« Je m'éloigne, disait l'Impératrice Charlotte au commandant Cloué, mais je serai de retour dans trois mois. »

En proie à une fébrile exaltation, elle s'embarqua le 15 juillet 1866 sur le paquebot « Impératrice Eugénie ». Ce départ, c'était déjà presque la déchéance. Elle était arrivée au Mexique en souveraine, sur une frégate de la marine autrichenne convoyée par un vaisseau français, elle le quittait à bord d'un bâtiment commercial, comme une simple passagère.

D'autres blessures allaient meurtrir son orgueil. A peine débarquée à Saint-Nazaire, l'Impératrice Charlotte télégraphia à l'Empereur son départ pour Paris, et douloureuse fut sa surprise de ne trouver à la gare aucun envoyé de la Cour. Les Souverains se trouvaient à Saint-Cloud; un oubli, une erreur avaient fait commettre ce manque d'égards auquel l'Impératrice Charlotte fut extrêmement sensible. Elle se fit conduire au Grand-Hôtel, qui abritait alors la plupart des souverains voyageant incognito, et envoya immédiatement un exprès à Saint-Cloud pour annoncer son arrivée et sa visite.

Le messager rapporta à la souveraine du Mexique un mot très affectueux, mais assez embarrassé, de la souveraine française, annonçant qu'elle viendrait la voir le lendemain, car l'Empereur, fort souffrant, se trouvait dans l'impossibilité de la revoir.

L'abandon se dressait sinistre devant elle... Désespérée, mais toujours énergique, elle insista tellement auprès de l'Impératrice Eugénie pour être reçue sans délai par l'Empereur, que celui-ci n'osa pas refuser une audience demandée avec des larmes, et il fut convenu qu'une voiture de la Cour la prendrait le lendemain pour la conduire à Saint-Cloud.

Cette entrevue si ardemment désirée, qui était pour la malheureuse femme la dernière branche de salut, va être le coup de grâce donné à ses suprêmes espérances. Avec les paroles les plus courtoises, Napoléon III opposa un inflexible refus à ses supplications affolées. L'expédition du Mexique était impopulaire en France, elle avait déjà coûté trop d'hommes et d'argent, il ne pouvait aller contre le courant de l'opinion et force lui était de faire rapatrier les troupes françaises.

« Alors nous abdiquerons » s'écria l'Impératrice, tremblante d'indignation d'être ainsi abandonnée à l'heure du péril.

« Abdiquez » répondit froidement l'Empereur.

C'était entendre la condamnation à mort de son mari, car l'Impératrice Charlotte savait bien que Maximilien n'abdiquerait jamais. Les paroles d'adieu de l'archiduchesse Sophie retentissaient comme un glas à ses oreilles :

« Souvenez-vous, mon fils, qu'on ne descend d'un trône que pour monter à l'échafaud »... Devant ses yeux, si resplendissants d'orgueil il y a quelques mois, passaient les plus tragiques visions... Sous leurs terreurs, sa raison vacillait comme une lampe sous les rafales de la tempête. Elle revint affolée dans ce château de Miramar qu'elle avait quitté si radieuse quatre ans auparavant, ne se doutant pas qu'elle échangeait l'or de son bonheur pour la fausse monnaie d'un chimérique empire.

Quel appui la malheureuse princesse pouvait-elle solliciter... Son père dont l'habileté lui aurait été si précieuse, n'était plus de ce monde, et Léopold II comme les autres souverains d'Europe, demeurait indifférent à ce drame qui se déroulait sur des terres lointaines. Dans sa détresse, Charlotte partit pour Rome, chercher un réconfort auprès du Souverain Pontife, espérant qu'il obtiendrait un miracle du Ciel. Mais elle était à peine arrivée que sa raison sombra tout à fait, écrasée sous le poids d'une épreuve qui avait l'acuité d'un remords. On la ramena inconsciente à Miramar, et l'Impératrice Elisabeth songea que la Providence était miséricordieuse pour son infortunée belle-sœur, en lui voilant le dernier acte de la tragédie mexicaine.

Bazaine et les troupes françaises quittaient le Mexique, et Maximilien, enserré dans la Citadelle de Queretaro avec une poignée de fidèles, tenait vaillamment tête aux soldats de Juarez, espérant toujours une miraculeuse intervention. La trahison finit par ouvrir les portes : dans la nuit du 15 mai, un des officiers de Maximilien, Lopez, fit entrer les troupes juaristes. Toute résistance était impossible, l'Empereur remit donc son épée au général Escobeda.

Aussitôt que la fatale nouvelle arriva aux Tuileries, la Cour envoya le capitaine Pierron à Maximilien pour le décider à signer son abdication; mais celui-ci refusa, préférant la mort à la déchéance... Il avait appris la folie de l'Impératrice. Que pouvait lui offrir la vie maintenant ?... Son existence en Europe était impossible : où irait-il planter sa tente de souverain déchu ?...

Mieux valait s'ensevelir sous les ruines de son éphémère empire. Et il se prépara à affronter la mort. Il confia ses dernières volontés à son médecin, le docteur Bosc, lui remit son anneau de mariage et son scapulaire.

— Vous les rapporterez à ma mère » lui dit-il, et songeant à la belle et enthousiaste jeune femme dont les rêves d'orgueil s'achevaient dans la démence, il murmura : « Pauvre Charlotte ! »

Le 19 juin 1867 le descendant des Habsbourg tombait sous les balles des soldats de Juarez... Il n'avait pas tout à fait trente-cinq ans.

* * *

Dernier séjour à Miramar

Pendant ce temps l'Impératrice Charlotte avait été ramenée à Miramar par le Comte de Flandre, son frère. Elle était devenue folle, sous l'excès de la douleur : déjà l'oubli, seul consolateur de son immense chagrin, allait commencer.

A Miramar, elle fut littéralement enfermée par son entourage qui voulait abuser de la situation.

Après avoir mûrement délibéré et pris l'avis de toutes les personnes compétentes, Léopold II, la Reine Marie-Henriette, le Comte et la Comtesse de Flandre, réunis en conseil de famille décidèrent d'installer la chère malade en Belgique, non loin d'eux, afin de pouvoir lui prodiguer plus assidûment les soins que réclamait son état. Tous montrèrent en ces délicates circonstances un dévouement patient et affectueux qui émut profondément le petit nombre de personnes qui en furent les témoins ; et cette sollicitude empressée ne se lassera jamais, pendant les longues années qui vont suivre. L'infortune de la Princesse Charlotte sera toujours égalée par l'admirable tendresse de ses deux belles-sœurs et le bel exemple constamment donné par la famille royale ne cessera de susciter l'inaltérable fidélité des subalternes.

Au commencement de juillet, la Reine des Belges, accompagnée de la comtesse Marie d'Yve de Bavay, du colonel baron Goffinet, du major Prisse, officier d'ordonnance du Roi, et du docteur Bulkens, directeur de l'établissement d'aliénés de Gheel, partait pour Trieste.

Nous n'avons que fort peu de renseignements sur ce voyage, mais une phrase d'une lettre un peu postérieure de la Reine Marie-Henriette vient de confirmer la détresse où elle trouva sa malheureuse belle-sœur.

Les quelques souvenirs que j'ai pu recueillir à ce sujet laissent bien entrevoir qu'il dut se passer là un drame domestique tel qu'il n'en est que trop d'exemples dans l'histoire contemporaine de la Maison d'Autriche. Voulait-on faire expier à la veuve de Maximilien cette popularité de son mari, dont les témoignages avaient si fort ému et indisposé l'Empereur François-Joseph ? A cette considération se mêlèrent-elles de vulgaires questions d'intérêt matériel, ou ne faut-il voir là, tout simplement, qu'une sécheresse, une dureté de cœur impitoyable ? Il est difficile de répondre à ces questions.

Ce ne fut qu'après une entrevue à Vienne du colonel baron Goffinet et de l'Empereur François-Joseph ; après plusieurs scènes violentes avec les personnages intéressés de l'entourage de l'auguste malade, et plus particulièrement le comte de Bombelles, qui jouaient auprès d'elle la comédie du désespoir pour prolonger une situation trop bien rétribuée ; après l'arrivée à Miramar de l'Archiduc Charles-Louis, venu pour assister au départ de sa belle-sœur, qu'enfin, toute la suite éloignée du parc, la Reine Marie-Henriette put emmener à Trieste, où un train spécial chauffait depuis dix jours, la veuve douloureuse de Maximilien.

Le départ n'eut rien d'un enlèvement ; l'ingéniosité la plus persuasive fut mise en œuvre pour que tout se fit avec convenance, douceur et bon gré. Un pareil voyage devait être forcément pénible ; grâce à de pieux subterfuges et à d'infinies précautions, la plupart des difficultés qu'on avait redoutées furent évitées ou atténuées. Le 31 juillet, on arrivait au palais de Laeken, où l'Impératrice demeura une semaine. Quel contraste entre la pauvre femme qu'on ramenait ainsi furtivement, silencieuse et morne, avec la brillante Princesse dont la jeunesse et l'intelligence avaient embelli ces lieux !

Le 6 août 1867, elle fut installée au château de Tervueren, où les beaux appartements de l'ancien rendez-vous de chasse du Prince des Pays-Bas avaient été préparés avec un personnel d'élite. La Reine Marie-Henriette prévoyait tout : guidée par une pénétration de femme et pour ainsi dire de mère, elle avait recommandé aux personnes qui devaient assister à l'arrivée de l'Impératrice de quitter, pour la circonstance, le deuil de cour prescrit pour la mort de Maximilien, afin de ne pas impressionner la malade, qui avait le noir en aversion.

Dernières années

En 1879 le pavillon de Tervueren ayant brulé, ce fut la dernière étape : l'Impératrice Charlotte fut installée au Château de Bouchout, près de Laeken.

A partir de ce moment les périodes de lucidité, jusque-là assez fréquentes, vont s'espaçant de plus en plus pour disparaître complètement. Les ténèbres se font peu à peu en cette âme jadis si vaillante, en cet esprit si lumineux.

La vie de l'infortunée Princesse se partage entre des crises caractérisées par une monomanie destructive et des périodes de calme physique, où elle reprend goût à des occupations ordonnées.

Sans se lasser, depuis cinquante-neuf ans, son entourage a noté, avec un soin pieux, en des rapports qu'il nous a été permis de parcourir, les diverses phases de sa maladie.

Fait à noter, au cours de ses crises, il lui arrive de briser ce qui lui tombe sous la main, de déchirer les livres, de lacérer tentures et tableaux, mais elle épargne toujours les objets et photographies qui rappellent l'Empereur Maximilien. La malade qui ne parle jamais d'elle-même qu'en se désignant par « on », a conservé une sorte de conscience obscure de sa personne, de son ancienne dignité, de son état même. Dans un moment d'emportement, on l'a vue se calmer instantanément sur cette simple observation du médecin :

— Madame, de toutes les Impératrices que je connais, vous êtes la seule qui fassiez ceci.

Tout récemment, agacée par l'absence d'une de ses femmes de chambre, l'Impératrice s'écria :

— Quand je régnais, je levais le doigt pour faire venir la femme de chambre.

Il n'est pas rare de l'entendre prononcer des phrases de ce genre :

— Ne faites pas attention, Monsieur, si on déraisonne... Oui, Monsieur, on est vieux, on est bête, on est fou... La folle est toujours vivante... Monsieur, vous êtes chez une folle !

La Princesse conserve une certaine notion des dates, non des années, mais des jours, des anniversaires : ceux de sa naissance, de sa fête, de sa première communion. Il lui survient parfois des accès passagers de gaieté. Ainsi, un jour, sa vieille dame d'honneur, Mlle de la F..., tardant à accourir à son appel :

— Rien d'étonnant, fait l'Impératrice, avec une dame séculaire !

Uue autre fois, elle accueille par ces mots cette même personne dont le chef s'ornait d'une perruque :

— Voilà le vieux des vieux, mais pas le jeune vieux ! Les cheveux ne deviennent jamais gris ?

Ces dernières années encore, elle acceptait de s'occuper de sa toilette, d'échanger ses douillettes du matin contre des robes d'intérieur princesse, de coiffer ses cheveux, coupés courts, de bonnets à rubans assortis aux couleurs de ses robes ; de chausser des souliers à rubans pareils ; maintenant elle est beaucoup moins coquette, mais encore très sensible aux compliments qu'on lui fait sur sa mise ou sa bonne mine. Elle écoute les lectures faites par ses dames d'honneur, se met quelquefois au piano, exécute même des morceaux à quatre mains. Depuis quelques années, atteinte de la cataracte, elle travaille plus rarement à de menus ouvrages d'aiguille et de broderie, mais prend plaisir, à l'occasion, à une partie de cartes.

Quand le grand-maitre de sa cour vient au château de Bouchout, et qu'après le déjeuner, il prend congé de Sa Majesté, celle-ci lui manifeste toujours dans les mêmes termes son contentement :

— Bien aimable. Merci. Il faut revenir.

Le premier jour de chaque mois, régulièrement, elle tenait à aller mettre le pied dans le canot amarré à l'appontement des fossés du château. C'était comme un rite dont on n'a jamais percé le mystère.

H. L.

La Tragédie Mexicaine :



MAXIMILIEN Ier, EMPEREUR

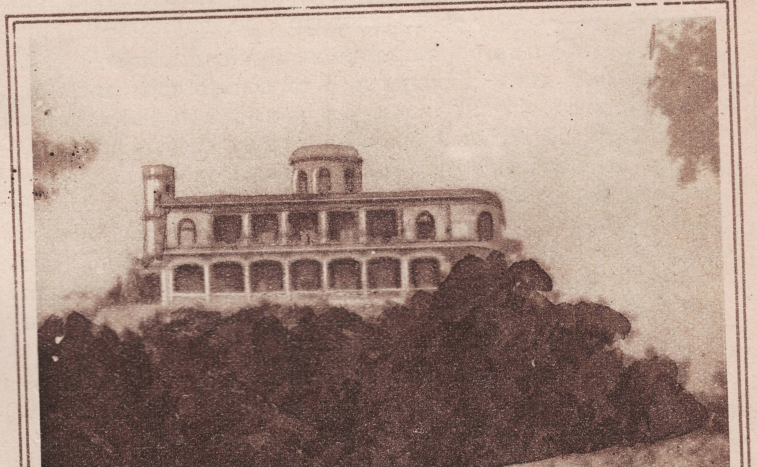


CHARLOTTE, IMPERATRICE

Les seuls portraits officiels qui existent des deux Souverains. — L'Impératrice porte au côté le Grand Cordon de l'Ordre qu'elle a créé pour les femmes mexicaines. (Musée de l'Armée).



Une délégation de la Junte mexicaine vient offrir la couronne



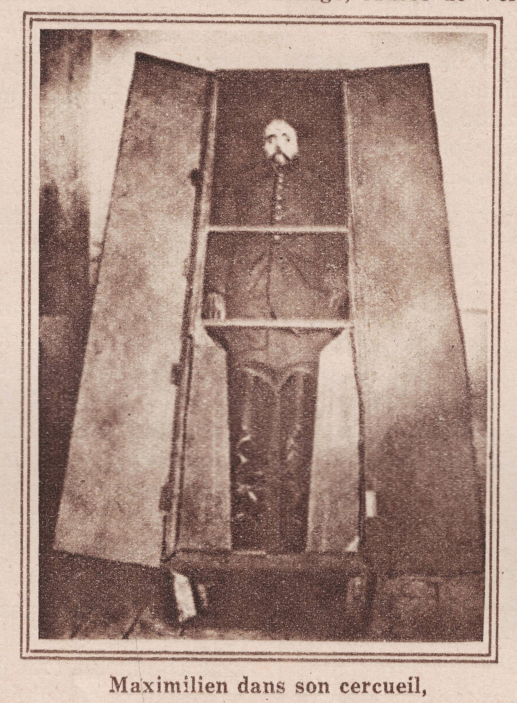
du trône à la mort et à la folie



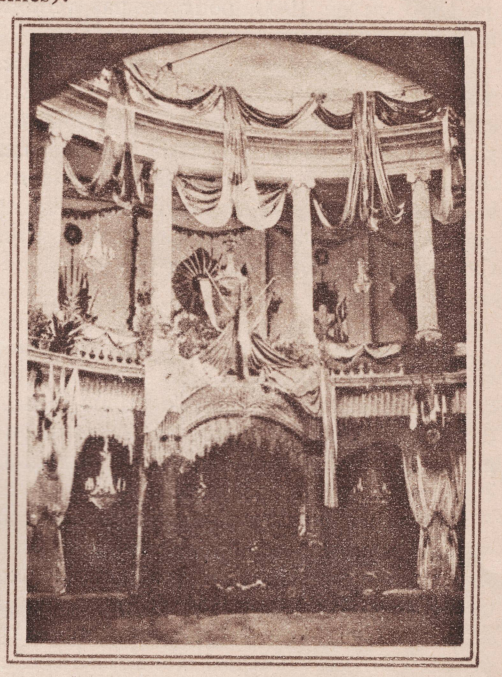
Entrée à Mexico des troupes françaises et belges d'occupation, commandés par Bazaine et destinées à soutenir la cause de Maximilien. (Tableau de Beaugé, Musée de Versailles).



La chemise que portait Maximilien quand il fut fusillé à Queretaro.



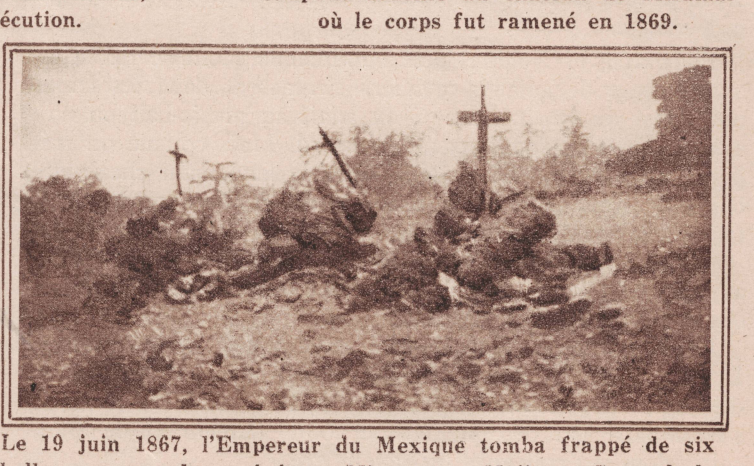
Maximilien dans son cercueil, après l'exécution.



Chapelle ardente au château de Miramar où le corps fut ramené en 1869.



L'imagination populaire s'empara tout de suite de ce tragique événement et l'imagerie d'Epinal en traita tous les épisodes.



Le 19 juin 1867, l'Empereur du Mexique tomba frappé de six balles, avec ses deux généraux Miramon et Mejia au Cerro de la Campanas. Ils furent enterrés sur place provisoirement.

LA VIE A PARIS

Le boulevard Haussmann. — Au Palais Bourbon. — L'Étalon humain.

Quand ces lignes paraîtront, le boulevard Haussmann sera officiellement inauguré. Monsieur Doumergue, président de la République, aura coupé le cordon symboliquement tendu à travers la chaussée. Il l'aura fait avec son plus charmant sourire. Et les Parisiens, qui n'ont pas attendu ce moment pour savoir que la percée du Boulevard est un fait depuis quelques jours accompli, n'en viendront pas moins, en badauds, les pieds dans la boue et le plâtras, admirer la perspective nouvelle.

Ce n'est pas nous qui nous en plaindrons. De fait, nous assistons à un embellissement du centre de Paris. Pas seulement, comme certains le croient, à la création d'une voie de communication destinée à décongestionner les grands Boulevards, mais surtout, mais avant tout à une modernisation du cadre le plus prestigieux qui soit au monde.

Sans doute, les amants du passé peuvent geindre. Je me les imagine très bien, ranimant leurs souvenirs, évoquer l'ancien cul-de-sac, l'Impasse de l'Opéra dans son pittoresque où traînait une atmosphère d'un autre siècle — et ce coin du boulevard des Italiens, qui, du temps où le Boulevard possédait des boulevardiers, était un centre et un foyer.

Il y a trop loin pour que nous joignions nos gémissements aux leurs. Paris se transforme, suivant les plans élaborés naguère par le préfet de l'Empire. Et Paris a joliment raison. Le Paris d'à-présent est, moralement, si différent du Paris de 1890 ou de 1900, pour ne pas remonter plus loin, qu'il faut une parure qui lui aille.

C'est un peu comme une jolie femme de 1927 qui porterait des bigoudis sur le front et des robes à crinoline. Vous voyez ça ? Bon. Eh bien ! Paris, c'est pareil, révérence gardée. Paris vient de s'habiller à la mode moderne. En jolie fille qui connaît sa valeur, elle vient d'envoyer son chignon par dessus les démolitions, et s'est payé une robe ne dépassant pas le genou. Ça lui va mieux, je vous assure. On y voit clair. Ça la rajeunit. Et nous donc !

* * *

Et d'autant plus que nous ne sommes pas toujours à pareille fête. Trop souvent, il vous faut passer les ponts, et dans la cage qu'on nomme le Palais-Bourbon, nous entretenir de choses qu'on dit graves, sérieuses et qu'on finit par penser telles, bien qu'on sache au fond, tout au fond, qu'il ne s'agit en somme que de politique.

C'est ainsi que, cette semaine, nous avons dû nous pencher sur une élection présidentielle. Vous le savez, Monsieur Bouisson fut élu président de la Chambre. Ne baillez pas. C'est une charge importante. Si on ne remet pas au président la cravache chère aux doigts des dompteurs, on lui confie cependant sur ses collègues une autorité telle, qu'à chaque séance on peut se demander s'il les mangera, ou si ce sera lui qui sera mangé.

Pour assister à cette lutte quotidienne, nombre de belles madames et de galants cavaliers s'entassent dans les tribunes. C'est un peu comme si on allait au music-hall ou aux arènes. On n'applaudit pas ? D'accord. Mais comme on trépigne ! Et comme on a joie à dire le lendemain chez cette bonne Madame X... en dégustant le thé et dévorant des chatteries à la frangipane :

— Ah ! ma chère ! Ce président ! Il fallait voir ! Quelle autorité ! Et son geste ! Et ses yeux ! Il n'y a que Carpentier qui m'ait jamais fait cet effet.

Dans ce rôle, M. Bouisson a déjà réalisé des merveilles. Il s'est révélé, vice-président, homme de tact, de décision et d'énergie. Esprit subtil, plein de finesse, caractère droit, il s'est imposé par des qualités de bonne humeur et de franchise, dont ses collègues lui savent gré.

Grand industriel, M. Bouisson est socialiste. Ça ne doit étonner personne. Il n'y a plus que les millionnaires pour rêver de socialisme. Socialiste, M. Bouisson réserve ses meilleurs sourires — des sourires de compère — au richissime et brillant Baudry d'Asson, ce qui ne l'empêche pas de serrer la main à Marcel Cachin, l'homme qui, dans son cœur, porte l'espoir d'une France bolchevisée.

Ne croyez pas que j'aie l'intention de dénigrer le nouveau président de la Chambre. Nullement. Je le présente, voilà tout. Je le situe. Et ne croyez pas, par ce que j'en dis, l'homme double. Sur les tréteaux parlementaires, il joue un rôle très net, que pourrait lui envier M. Herriot. Mais ne faisons pas de personnalités.

M. Bouisson, donc, a été élu président. Et tout de suite, la presse a rugi : « Election de parti. Démagogie installée au fauteuil. Coup de barre révolutionnaire ». M. Bouisson n'a pas bronché. Il n'a pas même haussé les épaules. Tanneur, il sait comment accommoder les cuirs. Et il a le droit de penser que tant qu'il n'y aura pas plus révolutionnaires que lui, les journalistes peuvent crier, sans empêcher les honnêtes gens de dormir sur les deux oreilles.

* * *

Mais à propos de M. Bouisson, voilà que j'ai évoqué l'ombre de Carpentier. Je ne l'ai pas fait exprès. Le nom m'est venu d'instinct comme un geste habituel. Au surplus, je ne le regrette pas, puisque Carpentier va rentrer en pleine gloire.

Est-ce la raison pour laquelle je songe tout à coup à cette nouvelle enquête que lance notre bon confrère Christian Dorcy ?

Dorcy, avec Gaston Picard, est l'un des rois de l'enquête journalistique et littéraire. Il ne se passe guère de mois qu'il n'écrive à ses confrères, et aux personnalités les plus éminentes de la troisième République : « que pensez-vous de telle chose ? Ou de telle chose ? »

Il a l'esprit constamment sous pression. Son ingéniosité n'a d'égale que celle de Picard, si bien qu'on ignore encore, dans ce match sans soigneur et sans chronométreur, lequel des deux décrochera le titre de champion.

Peu importe, d'ailleurs. Ce n'est pas cela qui nous occupe aujourd'hui. Mais de savoir ce qu'il faut répondre à Christian Dorcy, quand il demande, comme il vient de le faire, paraît-il : « Etes-vous partisan de l'étalon humain ? A-t-on le droit, sous prétexte de sélectionner la procréation, de priver les anormaux du droit à l'amour ? »

Diable ! Embarrassante question. Je sais bien, pour ma part, ce que je dirais si j'étais invité à le faire ici. J'ai là cent arguments tout prêts. Mais je préfère vous laisser le soin de résoudre ce palpitant problème d'hygiène sociale et économique.

Vous me direz peut-être que pour se mettre à la besogne dont parle Christian Dorcy, il ne faut être ni Hercule ni Adonis et qu'on a vu bien des quasimodos aux yeux de l'amour, remporter des victoires capiteuses.

C'est possible. Mais je me garderai de prendre parti. Quand on est homme il y a toujours chance pour qu'on ait le jugement faussé, et je redoute, que quelqu'un puisse me dire : « Retournez-vous, Monsieur Josse ».

M'est avis qu'en ces sortes de choses, c'est aux dames à répondre. Elles, au moins, sont bien placées pour ne pas parler d'avantage de Carpentier, ex-champion, ex-marchand de casseroles, qu'on a dit un jour « étalon », « échantillon de race » mais qui, depuis, hélas !...

Paul PRIST.

LA CHANSON

Aux approches de chaque échéance, M. Miclozure, commerçant léger et malchanceux, effectuait chez lui une rentrée tragique. Tout y était : trémolo dans la voix, adjuration au ciel insensible, menace de suicide, etc. Ce jour-là, dès que sa femme entendit dans l'escalier le pas significatif de l'époux, un pas lourd et comme appesanti par la fatalité, elle se hâta de renvoyer les enfants :

— Pouf et Marie, vite, allez jouer à côté, voilà votre père.

Pouf, qui avait neuf ans, entraîna Marie, qui avait six ans : « Viens donc, eh ! pochetée ! » La « pochetée », qui était ronde et rose et docile, abandonna le fauteuil dont elle sortait les crins un par un et M. Miclozure parut. Son chapeau basculait sur sa tête, ses chaussures étaient crottées et le nœud de son foulard avait quelque chose de désespéré.

— C'est fini ! profera-t-il.

Et il alla ouvrir le tiroir de la commode.

— André ! cria Mme Miclozure.

Le revolver n'était plus là depuis cinq ans; mais depuis cinq ans, à époques fixes, André le cherchait encore. Il ferma lentement le tiroir et remarqua, non sans amertume :

— Tu vois : tu as crié moins fort que la dernière fois... Tu commences à te faire à cette idée.

Elle protesta, mais faiblement. A vrai dire, ces scènes, trop souvent répétées, avaient fini par user sa sensibilité; elle savait très bien qu'il ne se tuerait pas et que le lendemain, si les affaires s'arrangeaient, il arriverait le sourire aux lèvres, des friandises dans ses poches, calme, guéri, plein d'espoir et d'illusions nouvelles. Tout de même, elle ne pouvait, fille de bourgeois prudents, s'habituer à cette bohème commerciale, à ces sautes d'humeur, à ces démonstrations inutiles, suivies de vaines bombances.

— Aie confiance, balbutia-t-elle.

— Il s'agit de Bardinier, se lamenta M. Miclozure. Autant essayer d'attendrir un roc. Si je ne le paie pas le 31 courant, je suis flambé, c'est clair ? Hein ? Tu n'as pas l'air de comprendre ? Flambé : la faillite, le déshonneur, les enfants à la rue. Qu'est-ce qu'il te faut de plus ?

— Rien, évidemment.

— Ah ! je ne suis pas aidé, reprit-il; je me bats tout seul. Pas un ami. Toi-même, je ne te sens plus à côté de moi. Je suis tout seul, je te le répète, contre un mur... C'est la récompense de mon travail, de mes efforts, de mes initiatives...

Il conclut avec une sourde irritation :

— Bref, quel conseil me donnes-tu ?

Elle alla à lui, refit le nœud de son foulard :

— Va te promener. Tu as la fièvre... Je tâcherai encore d'arranger ça... Nous sommes de braves gens; on ne nous laissera pas tomber. Laisse-moi faire... Reviens vers sept heures.

Avant de partir, il la baisa au front et ajouta, afin de ne pas dissiper trop vite l'atmosphère de drame :

— Sois tranquille, ma chérie, je n'irai pas du côté de la Seine...

Mais quand il fut parti, Mme Miclozure eut une crise de larmes. Trois fois déjà elle avait imploré ce M. Bardinier, qui avait fini par lui jeter brutalement : « Que je ne vous revoie plus, Madame. Je n'ai que trop cédé à vos explications. Il faut que votre mari s'arrange, m'entendez-vous ? Et puis, je n'aime pas ces façons de déléguer sa femme aux heures désagréables. Je n'écouterai plus rien. Je veux mon argent. »

Elle se raidit. A cette minute suprême, il ne lui restait qu'une ressource. Elle appela Pouf et Marie.

— Ecoutez, leur dit-elle,, vous aimez bien votre papa ? Oui ? Vous allez lui rendre un grand service. Pouf, tu prendras ta petite sœur par la main et tu iras avec elle au bout de la rue, tu sais, chez M. Bardinier, au fond de la cour. Tu me suis bien ?

— Oui, maman, répondit Pouf, qui était débrouillard.

— Tu demanderas à voir M. Bardinier lui-même, et tu lui diras ceci : « Monsieur Bardinier, mon papa vous fait dire qu'il est bien triste, bien ennuyé, qu'il n'est pas en mesure de vous payer le billet à échéance de fin janvier. » Tu as compris ? Répète.

Et Pouf répéta, heureux de jouer un rôle dans ce que M. Miclozure appelait avec solennité « les affaires ». Déjà il en connaissait certains avatars : son père l'avait emmené dans des cabinets qui sentaient le beurre rance, devant des hommes chauves et sévères. Après d'interminables discussions, il sentait sur ses cheveux la main paternelle. « Je jure sur la tête de cet enfant que c'est le dernier délai. » Alors Pouf pleurnichait, sans savoir pourquoi, avec la vague intuition que cela servait les intérêts de la famille. En sortant de là, M. Miclozure le traitait en camarade et l'emmenait au cinématographe, où ils riaient de bon cœur.

Maintenant, c'était plus grave. Pouf, conscient de sa responsabilité, prit sa petite sœur par la main et lui fit descendre l'escalier. Elle l'interrogea : — Où qu'on va ?

Il répondit :

— Si on te le demande, tu répondras que tu ne sais pas.

Mais, dans la cour de Bardinier, il s'arrêta, surpris. Il y avait, à l'entrée des magasins, un vélum et deux palmiers que semblait surveiller un domestique en grande livrée.

— Monsieur Bardinier ? murmura Pouf.

— C'est-il pour le bal ou pour le magasin.

— C'est pour le magasin.

— Alors, il faudra revenir. C'est fermé aujourd'hui. On donne un bal d'enfants dans le magasin, rapport à la fête du petit-fils du patron.

— Je me suis trompé, reprit Pouf avec assurance, nous venons pour le bal.

L'homme le regarda et fit la moue. Pouf avait une pèlerine et une casquette grise; Marie était emmitouflée dans un châle beige...

— Après tout, je m'en fiche; entrez.

Ils entrèrent. Marie poussa un soupir d'admiration et écarquilla les yeux. Que c'était beau ! Il y avait de la musique, des fleurs, des enfants comme elle, mais qui avaient des gants blancs et de beaux habits. Et de son petit index elle désignait ces splendeurs à Pouf, qui haussait les épaules, tout à sa mission. Il s'agissait de trouver M. Bardinier. Il le réclama à un jeune homme qui passait, les bras chargé d'énormes chrysanthèmes en papier, de polichinelles, de poupées fabuleuses.

— Je n'ai pas le temps, je prépare le cotillon !

Mais déjà les gens s'effaraient de la présence de ces petits pauvres. Une fée vêtue de gaze bleue alla chercher un ogre qui se planta devant eux et grommela dans sa barbe :

— C'est moi, M. Bardinier; qu'est-ce que vous voulez ?

Pouf crut sa dernière heure venue.

— M'sieu, j'suis Pouf Miclozure, mon papa vous fait dire qu'il est bien ennuyé, mais qu'il n'est pas en mesure pour l'échéance de janvier.

Il y avait un cercle autour d'eux. Une voix murmura : « Pauvres gosses ! » Et l'ogre balança une seconde. Il avait l'air ému; son nez se gonfla bizarrement.

— Ah ! Ah ! gronda-t-il. Et il vous envoie ?

— Non, Monsieur, c'est ma maman...

— Eh bien, tu diras à ta maman qu'elle ne s'inquiète pas. Veux-tu manger un gâteau ? Ce n'est pas de refus, hein, mon bonhomme ? Et la petite sœur ?

Marie désira briller, elle aussi. Elle flûta :

— Moi, M'sieu, j'sais danser. Et Pouf sait chanter.

Deux mensonges. Mais le piano commençait une ronde. Il fallait se montrer aimable envers la société. Gagner aussi les gâteaux que l'ogre tenait dans sa main. Déjà Marie sautait en cadence, ivre de joie; et elle faisait beaucoup de bruit en retombant à cause de ses souliers à clous. On riait. Alors Pouf sauta avec elle. Il ne connaissait pas de chanson. Bah ! Il n'était pas embarrassé pour si peu. Il en improvisa une séance tenante, et fier de sa réussite, il hurla sur un air de sa façon :

Y a papa
Qu'a dit comme ça
Qu'il n'était pas en mesure
Qu'il ne pouvait pas payer
Le petit billet
A échéance de janvier...

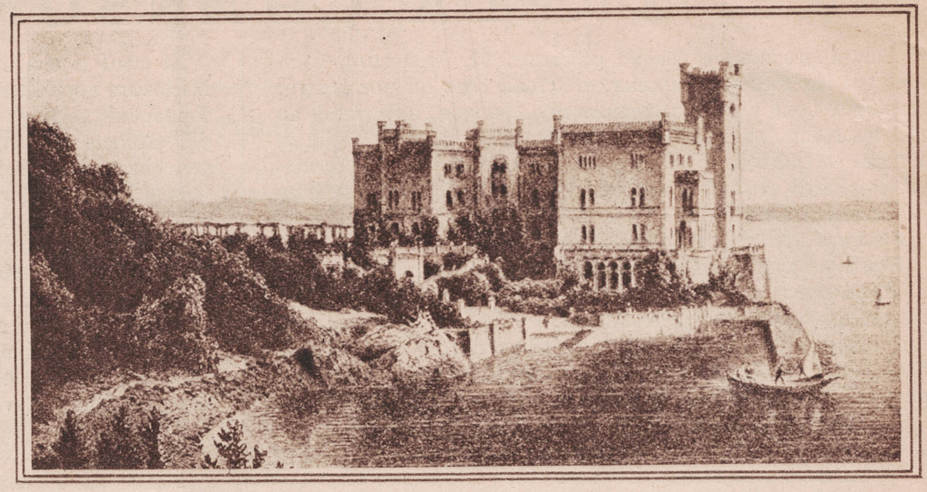
Henri DUVERNOIS.

LES RÉSIDENCES DE L'IMPÉRATRICE CHARLOTTE

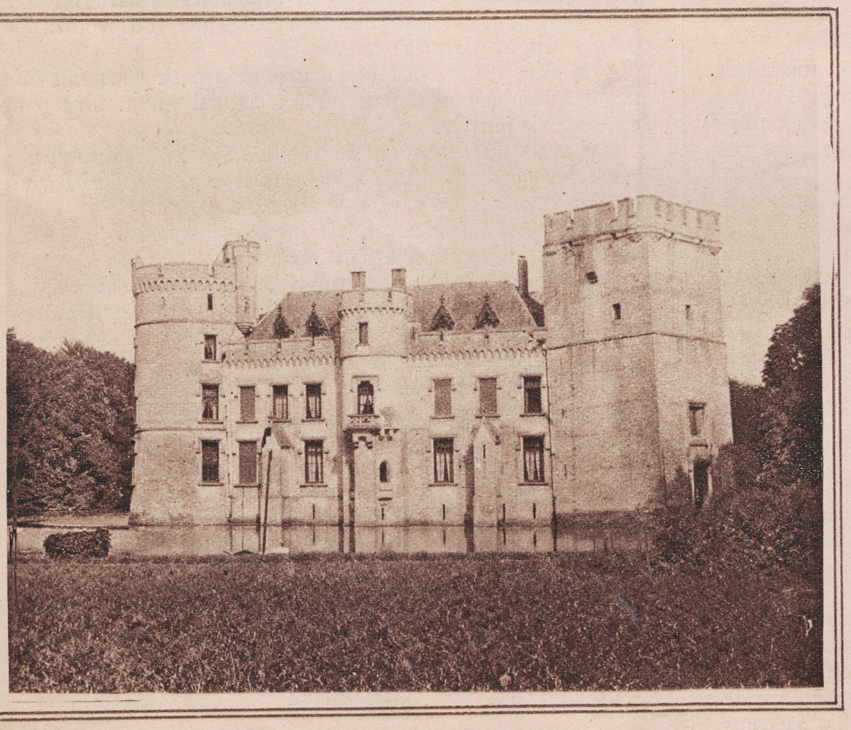
1. LE CHATEAU DE MIRAMAR, d'après Rohbock. Témoin des jours de bonheur et des heures de folle espérance, Miramar abrita le jeune couple et c'est là qu'il accepta son éphémère couronne.

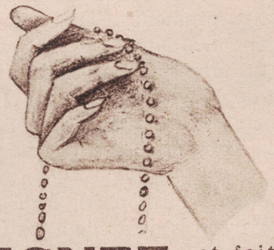
2. LE CHATEAU DE TERVUEREN, tel qu'il fut habité par la Princesse Charlotte de 1867 à 1879. Le pavillon fut détruit par un incendie le 22 mars 1879. (Litho de Gratry).

3. LE CHATEAU DE BOUCHOUT, dernière résidence de l'Impératrice, dont le cadre silencieux et grandiose convenait à cette vie dramatique brisée par le destin.









SOIGNEZ et faites SOIGNER

vos MAINS

car l'AGE SE REVELE PAR LES MAINS

A moins qu'elles aient été entretenues par les nouveaux massages **"GANESH"** *pratiqués par la*

Maison ADAIR

Porte Louise, 2, BRUXELLES — Tél. 220,91

Des presses de C. VAN CORTENBERGH, 12, rue de l'Empereur, Bruxelles.

Sur pâte illustration des papeteries J. VANDERBEUREN et Cie Bruxelles.